

MAURICE MAGRE
(ET LUX PERPETUA LUCEAT EI)

PADMANI

Extraits de
LE LIVRE DES LOTUS ENTR'OUVERTS
(1926)

VIENNE
EDITION ACÉPHALE MMXXII
EDITÉE PAR F. STUMMER ET A. VADIM

LA CHARITE DE PADMANI.

J'ai trouvé la robe déchirée d'un pauvre sur la barrière de mon jardin. Le pauvre lui-même appuyé sur son bâton s'éloignait sur le chemin avec une singulière légèreté, revêtu d'un manteau à broderies et à franges qui ressemblait à mon plus beau manteau.

« J'ai fait manger le pauvre et je l'ai fait boire, me dit Padmani avec un visage serein. Je l'ai conduit dans la piscine et il a fumé ton houka. Et comme son manteau était déchiré je lui ai donné un manteau à broderies et à franges, car il convient d'être charitable. » « Tout ce que tu fais est bien fait », ai-je répondu.

« Quand je lui ai eu donné cela, reprit Padmani, j'ai vu que le pauvre était aussi pauvre qu'avant. Il me faisait tant de peine que j'ai voulu qu'il emportât une richesse inusitée, la richesse d'un beau souvenir et je me suis donnée à lui ». Ainsi pad a Padmani, avec simplicité et elle allait, s'occupant de petites choses, dans la maison.

Alors j'ai médité sur la charité et sur la connaissance du bien et du mal qu'il n'est pas donné aux femmes d'avoir.

« Quel âge pouvait avoir ce pauvre ? » ai-je demandé tristement. Padmani a éclaté de rire: « Comment pourrai-je me souvenir de cela ? Je n'ai vu que ses yeux qui pleuraient ». J'ai médité encore sur la charité.

LA MERE DE PADMANI.

Elle m'avait dit sur sa mère des choses tellement délicieuses que je résolus de l'accompagner quand elle voulut lui rendre visite dans un village perdu au pied des montagnes Aravalli.

Nos chevaux moururent dans les sables du désert de Thar et nous faillîmes nous noyer en traversant une rivière qui avait débordé. Mais tous ces dangers étaient sans importance puisqu'il s'agissait d'aller voir une merveilleuse créature pleine de sagesse et de beauté.

« Ce serait orgueilleux de ma part, de prétendre que je lui ressemble, disait Padmani, tant elle a de majesté naturelle et de noblesse supérieure. » Ses yeux brillaient et elle redevenait une toute petite fille à mesure que nous approchions.

Devant une misérable case était accroupie une vieille femme à demi sauvage. Elle ne se leva pas pour embrasser

sa fille et elle se contenta de remuer à droite et à gauche sa mâchoire, en signe d'une confuse satisfaction. Et mon âme était pleine de honte pour la charmante Padmani dont les larmes coulaient comme des perles sur ses joues couleur de lune.

Et, lorsque nous reprîmes le chemin du retour, je la tenais tendrement par les épaules, m'efforçant de ne plus penser à cette visite malheureuse. Mais elle riait, une musique enchantée était dans sa voix et elle répétait : « Comment l'as-tu trouvée ? N'est-ce pas que je ne t'avais pas menti ? Il m'est doux d'aimer une telle mère ! » Alors je fus plein de honte pour moi-même. O merveille de la pureté des cœurs !

LES PLUMES DU PAON.

Une très belle femme se tenait sur un balcon. On voyait sous la mousseline la chair laiteuse de ses épaules, elle était couverte de bijoux comme une idole et elle cachait à demi son visage derrière un éventail en plumes de paon éblouissantes.

Et moi, je la regardais longuement, oubliant Padmani qui marchait à côté de moi, car la beauté d'une femme est plus

grande sur un balcon à cause du mystère de la chambre qui est derrière. Et j'aurais bien voulu être remarqué d'elle et je me redressai et me retournai de son côté,

Padmani ne dit rien, mais avec une ridicule affectation, elle resta taciturne et un peu plus tard, je pensai qu'elle était affligée de mon long regard et je lui dis : « Es-tu triste parce que tu es jalouse de la belle femme du balcon? Dis-moi tes pensées pour que je te console ».

— Je suis triste, a-t-elle répondu, à cause des éblouissantes plumes de l'éventail. La paon qui les a portées ne dessinera plus au soleil une roue multicolore. Comme on est cruel avec les oiseaux ! Ne savais-tu pas que le paon est l'oiseau que j'aime le mieux? »

L'ÉTOILE DE LA MISÉRICORDE.

Padmani a les yeux levés vers le ciel criblé d'étoiles et elle regarde avec une extrême attention... Une goutte d'argent brille sur sa joue.

Elle croit que chaque étoile correspond à un sentiment de l'âme et que chaque âme est sous l'influence d'une étoile du

ciel. La goutte d'argent descend lentement.

Oh ! comme elle est anxieuse devant les milliers de caractères tracés sur l'énigmatique livre bleu.

« Que cherches-tu avec tant d'ardeur, ô Padmani? »

« Je cherche mon étoile. Je connais son nom, mais je ne sais pas où elle se trouve. Elle brille peu. Elle s'appelle l'étoile de la miséricorde. »

« Je la connais, lui ai-je dit. La voilà. » Et je lui ai montré une étoile au hasard. « C'est la plus belle, a-t-elle murmuré. » Et sur sa joue la goutte d'argent avait disparu.

LES MERVEILLES DU VOYAGE EN CHINE.

Je racontais à Padmani tout ce que j'avais vu de merveilleux quand j'avais voyagé dans la Chine immense. Je lui décrivais le palais de la Joie immortelle, la fontaine des Dragons dans le labyrinthe des jardins de Jehol, le lac d'Argent avec ses cent trente kiosques de cristal au pied d'une colline en minerais d'azur, l'île des pagodes silencieuses et le tombeau

de Confucius, harmonieux comme l'excellence de la pensée ordonnée.

Je racontais à Padmani les fêtes auxquelles j'avais assisté, la fête du septième Soir où un envoyé du ciel descend, portant un orchidée, la fête des Seigneurs des Trois Mondes où naît l'esprit qui préside à la force vitale. Je lui décrivais les cortèges pour la fête du Vieux de la lune qui détermine les mariages, les costumes éblouissants des maîtres de cérémonies et de ceux qui réglementent les genuflexions et les révérences et je lui racontais comment sur la montagne de Fou-Tchéou Fou se célèbre la fête des cerfs-volants.

Padmam m'écoutait en silence et je sentais qu'elle avait une question à me poser et que de tout ce que j'avais dit, une seule chose l'intéressait qui faisait se tendre son mince cou et briller ses prunelles de jade sombre. « De quelle couleur étaient les cerfs-volants? demanda-t-elle. — Mais de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ô Padmani ». Et alors elle se perdit dans un rêve.

Et je lui racontai encore les rêveries mystérieuses de l'opium, les superstitions étranges, les misères extraordinaires et les dangers que j'avais courus, les ménageries d'animaux sauvages que j'avais vues à Macao, l'arrivée de la flotte portugaise que j'avais vue à Liampo et les pirates

que j'avais évités et les baleines qui étaient passées au loin et toutes les étonnantes merveilles que peut contempler l'homme qui fait un voyage en Chine.

Padmani m'écoutait en silence, mais les sons frappaient ses oreilles sans atteindre son âme. Un problème la tourmentait et pesait plus lourdement sur sa tête que le casque crépusculaire de sa chevelure. « Est-ce que le mimosa de Chine a un autre parfum que le mimosa qui croît dans notre jardin ? » Je lui ai répondu : « Le même parfum exactement ». Alors elle a poussé un grand soupir de soulagement, comme si je la délivrais d'une peine et elle a dit : « A quoi bon s'en aller en Chine? Nous sommes si bien, ici tous les deux. »

LE JEUNE HOMME NU.

C'était un jeune homme nu qui venait de se baigner et qui s'avancait au soleil vers nous sur le sable de la Jumna. Il était très beau, il agitait négligemment une liane et il souriait en regardant Padmani.

« Pourquoi ce jeune homme te sourit-il? » ai-je demandé. « De quel jeune homme parles-tu? répondit Padmani. Je ne vois personne autour de moi. » Et elle écarquillait les yeux

du côté du beau jeune homme qui passait près d'elle.

« Je parle de ce jeune homme qui vient de passer à côté de toi avec une liane à la main. » Et Padmani, baissant tardivement ses yeux a répondu : « Sans doute les dévas ont obscurci ma vue un instant. Cela arrive quelquefois »

Mais le lendemain, comme je l'avais mécontentée par mon humeur taciturne, elle s'était assise devant la porte de la maison et elle regardait une allée déserte dans le jardin avec une singulière et joyeuse fixité. « Que regardes-tu si attentivement, Padmani, dans l'allée déserte? »

« Sans doute les dévas ont obscurci ta vue, a-t-elle répondu, avec un peu d'impatience. Je regarde un beau jeune homme nu qui s'avance dans l'allée en agitant négligemment une liane. »

Et j'ai dit : « Je le vois aussi. Il est là depuis que nous sommes au bord de la Jumna. Comme il est heureux d'être beau cet invisible jeune homme nu. » Et Padmani s'est levée avec une moue de tendresse, elle a montré du doigt le chemin, en disant : « Regarde. Il se sauve en courant et il ne reviendra plus. »

LE DÉSIR D'ÊTRE AIMÉE.

Elle parlait, die parlait sans cesse, assise devant la maison. Sa voix joyeuse couvrait le bruit de la fontaine dans le jardin et pendant que je l'écoutais avec amour, je regardais dans l'air chaud du soir des successions de vols d'oiseaux blancs s'élever et s'éparpiller avec lenteur.

Et puis die s'est tue tout à 'coup et elle a regardé longuement la cime des palmiers immobiles dans la cendre du crépuscule, si longuement que je lui ai dit : Pourquoi ne parles-tu plus, ô Padmani?

Elle a poussé un grand soupir. Il m'a semblé que la fontaine dans le jardin s'arrêtait de faire son bruit secret. Elle a joint les mains et elle a dit du fond du cœur : « Je voudrais tant que quelqu'un m'aime ! »

Et elle a continué à regarder la cime des palmiers de plus en plus noyés dans la cendre du crépuscule comme si elle ne me voyait pas à côté d'elle. Alors un oiseau noir a traversé le ciel et a tracé une longue ligne horizontale, comme s'il coupait le ciel en deux.

LES TERREURS DE PADMANI

Au milieu de la forêt nous avons trouvé la statue de jade d'une divinité inconnue. Padmani a commencé par s'enfuir mais elle est revenue sur ses pas et je lui ai dit : Les dieux sont inoffensifs, il n'y a que le cœur des hommes qui est mauvais.

Et sur la route, en revenant vers la maison, nous avons croisé des vagabonds de mauvaise mine. Padmani a commencé par s'enfuir mais elle est revenue sur ses pas et je lui ai dit : Ces hommes sont inoffensifs et il n'y a en eux qu'obscurité et tristesse.

Et comme nous arrivions devant ma porte, un scorpion marchait sur la pierre du seuil. Padmani a commencé par s'enfuir mais elle est revenue sur ses pas et je lui ai dit : Les bêtes sont inoffensives. Vois comme je fais s'éloigner celle-là avec le bout de mon bâton. Et elle a joint les mains en disant : Comme tu es courageux, ô mon bien-aimé !

Oui, je suis courageux ai-je répondu, d'affronter sans cesse les yeux de celle que j'aime, tes beaux yeux, ô Padmani, sans connaître le danger qu'ils cachent au lieu de m'enfuir bien loin, bien loin de toi qui es plus redoutable

pour mon âme que le dieu oublié, l'homme errant, le scorpion du seuil. Alors Padmani a ri, en disant : Tu ferais comme moi, si tu fuyais tu reviendrais aussitôt sur tes pas.

LA BRODERIE DE PADMANI.

Elles s'entendaient si bien toutes les trois qu'elles avaient fini par se ressembler. Elles faisaient régner une harmonie si douce dans la maison que je croyais entendre parfois comme de réelles vibrations musicales glisser du rez-de-chaussée à la terrasse.

Elles étaient également belles et leurs chambres étaient de la même couleur. Leur image pourtant ne se reflétait pas également dans l'eau claire d'un seau au soleil. Sans que j'aie pu m'expliquer comment, le visage de la plus jeune dont le nom était Padmani ne dessinait dans l'eau qu'un double mobile et couleur de cendres. La plus jeune était la plus triste des trois.

Elles étaient aussi gaies que les abeilles au printemps et que les chèvres sur les pentes des montagnes. Leur rire résonnait dans l'escalier comme un ruisseau frais.

La plus jeune était la seule qui aimait la broderie. Elle brodait sur de la laine avec des fils d'or un visage du Bouddha. Mais jamais elle n'arrivait à l'achever.

Quand nous sortions ensemble d'Arcate elles couraient de-ci de-là et elles coupaient de grands bouquets de fleurs sauvages dont la sève faisait des taches sur leur voile. Mais la plus jeune disait qu'elle n'aimait que les fleurs qui croissent dans le ciel et sont invisibles.

Que font-elles à cette heure toutes les trois? Se sourient-elles dans le même miroir? Reposent-elles sous les moustiquaires? Y en a-t-il une qui dit mon nom? O mon Dieu, que mes bien-aimées goûtent la quiétude de l'âme et puisse Padmani ne jamais achever sa broderie.

SUR CES TABLETTES DE SANTAL ROUGE.

Sur ces tablettes de santal rouge, un poète de Gwalior, dont le nom est perdu, a écrit un poème que les siècles avec leur sable ont effacé.

C'était peut-être un roi puissant qui traça ces vers dans la houdah de soie de son éléphant, c'était peut-être un ascète assis parmi les roseaux d'un marécage.

Un grand cri d'amour où les maximes de la sagesse?... Douleur, espoir ou renoncement, nous ne saurons pas... Que de choses à jamais oubliées !

Moi aussi, sur du papier tressé de lin à Gwalior, j'ai écrit ton nom et la description de ta beauté et le sable inexorable des années effacera mes vers.

Qu'importe, ô Padmani, que les hommes plus tard ignorent tout de nous deux, si toi tu sais dans cette minute combien je t'ai aimée.



ACÉPHALE

ET IN ARCADIA EGO